

PRÉHISTOIRES ET LIVRES POUR ENFANTS

par Pierre Gouletquer

*Comment pouvons-nous juger du sérieux
d'un livre scientifique pour enfants ?
Pierre Gouletquer* fait une analyse critique
des nombreuses publications sur la préhistoire
offertes aux enfants.*

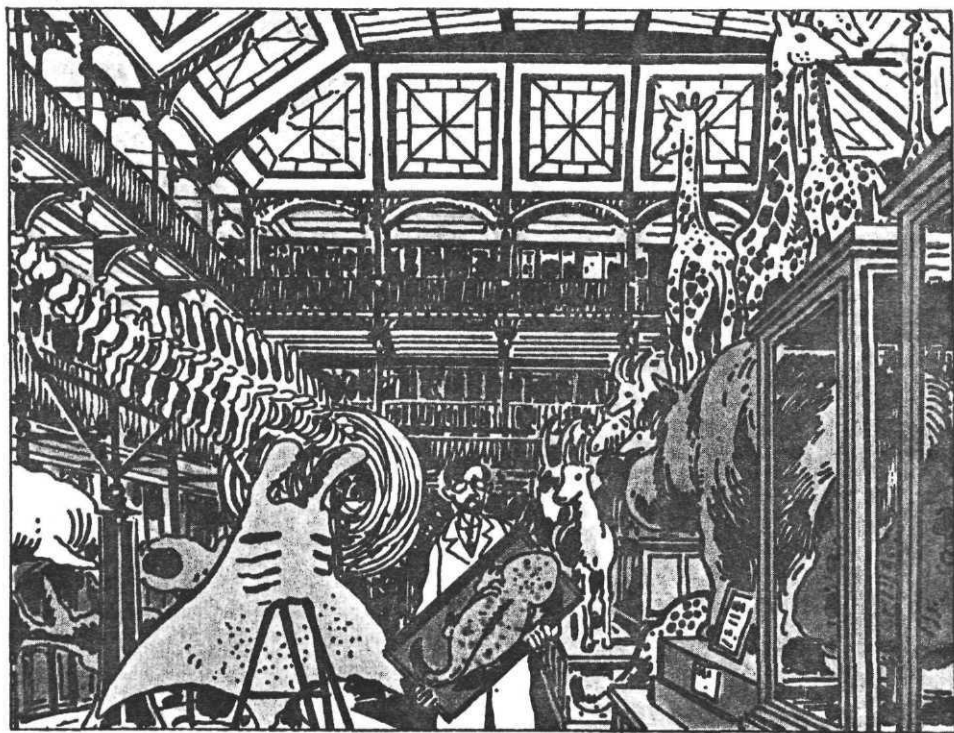
La préhistoire, et ce qu'elle représente comme connaissance et comme source de réflexion, est devenue en quelques années le domaine de l'enfant. Mis à part quelques ouvrages de luxe et quelques livres destinés aux lecteurs de revues scientifiques de haut niveau, la vulgarisation de la préhistoire est massivement adressée aux enfants de 9 à 12 ans environ. Elle se réduit à quelques images - toujours à peu près les mêmes - et à un discours plus ou moins schématique, toujours construit sur le même modèle. Ce qui veut dire que les préoccupations plus complexes ou les implications scientifiques ou philosophiques demeurent affaire de spécialistes.

Il n'y a pas de Préhistoire savante. L'idéal scientifique correspondrait peut-être à l'archéologie préhistorique, c'est-à-dire à l'observation des faits archéologiques, à leur description

à l'aide d'outils conceptuels (typologies, théories diverses, etc.) et à l'élaboration d'hypothèses réfutables.

La «bonne» préhistoire

Contrairement à ce qui se passe dans certains pays étrangers, on ne trouve pas en France de livres pour enfants qui enseigneraient cette base de l'archéologie. La revue «Wapiti» montre, pour les sciences naturelles, ce que pourrait être cette démarche. Il existe par contre de plus en plus de structures qui proposent des manipulations qui correspondent à la démarche de l'archéologie scientifique (chantiers expérimentaux, ateliers, jeux, etc.). Mais à part cela, même pour l'adulte, l'apprentissage de l'archéologie préhistorique se fait par la pratique du terrain et par l'enseigne-



Tardi : *Le secret de la salamandre*, Casterman.

ment des résultats. Dans certains livres pour enfants, il arrive parfois qu'on consacre quelques pages aux techniques, mais cela demeure très schématique, très superficiel, pour ne pas dire caricatural.

L'exposé des résultats

Les ouvrages qu'on appelle couramment livres de préhistoire pour enfants traitent des résultats de l'archéologie préhistorique. C'est-à-dire d'un état donné des hypothèses à un moment précis de l'histoire de notre discipline. Certains de ces résultats sont définitivement acquis, d'autres seront remis en cause par les découvertes à venir.

Souvent, les résultats définitifs le sont parce que les vestiges sur lesquels ils sont construits sont épuisés : on ne pourra rien ajouter d'es-

sentiel à ce qui est déjà connu. On complétera éventuellement par des détails, mais on ne pourra remettre en cause les hypothèses anciennes, la matière étudiable ayant disparu. C'est ce qui s'est produit pour l'art rupestre, et pour les sépultures mégalithiques de Bretagne.

Les résultats ne peuvent être remis en cause que dans les domaines jusqu'ici négligés (dans de nombreuses régions, c'est le cas du mésolithique), ou par l'application de nouvelles méthodes (ex. : les datations au radio-carbone ont rendu obsolètes des vérités scientifiques précédemment admises, engendrant de nouvelles vérités qui peuvent être bouleversées à leur tour par une nouvelle lecture de résultats d'analyse).

Il y a donc deux niveaux de vulgarisation : celui de l'acquis définitif (puisqu'achevé) et

celui de l'acquis provisoire. Ces deux types de résultats sont souvent mêlés, et même les spécialistes ne savent pas toujours très bien faire la part des choses : l'une des caractéristiques de la vulgarisation est l'affirmation de certitudes, éventuellement tempérées par des précautions oratoires. Il est inévitable qu'une idée diffusée et admise à un moment donné fasse obstacle à la vulgarisation de l'idée contraire quelques années plus tard. En plus de la vulgarisation des connaissances, il faudrait attendre ici une pédagogie de l'incertitude et du caractère très provisoire de certains acquis.

L'interprétation des résultats

Toute la vulgarisation scientifique en préhistoire repose sur le principe qu'il faut habiller les résultats pour les rendre accessibles ou convaincants. Ici interfèrent deux systèmes qui sont intimement liés : la restitution scientifique et le mythe préhistorique. La restitution consiste à ajouter les pièces manquantes au puzzle. Par exemple, on bâtit un squelette complet à partir de fragments. Ensuite on met de la viande sur les os, de la peau sur la viande et des poils sur la peau. On passe du certain (extrapolation du squelette) au probable (l'importance donnée aux muscles, à la silhouette, la couleur de la peau et des poils, etc.). On aboutit ainsi à une figure acceptable que l'on place dans un décor lui aussi reconstitué selon les mêmes principes. On connaît les images classiques des Hommes préhistoriques occupés à peindre les fresques de Lascaux, ou s'affairant à découper un mammoth pris au piège, etc.

Bien que la démarche soit apparemment dictée par le fait archéologique objectif, on passe insensiblement de la restitution au mythe préhistorique. Le glissement se fait par le rajout des muscles, peaux, poils, etc. Mais surtout, il se fait en passant des vestiges d'une espèce (au sens biologique du terme représentée par

ses os et les restes de son industrie) à la représentation d'un **individu** auquel on confère des expressions, un regard, une silhouette, un caractère, et un rôle. Dès lors, l'archéologie préhistorique est bien loin, et l'on a en face de soi un Homme préhistorique de fiction(1) qui a une consistance en tant qu'individu. Il devient argument de vente, archétype publicitaire, jouant son rôle pour convaincre le client potentiel d'aller voir un film, d'acheter une voiture, un ordinateur, de faire des économies d'énergie... ou d'acheter un ouvrage de préhistoire...

Schématiquement exposée, cette analyse est une critique des publications où apparaît le mot **préhistoire**. J'y vois un système cohérent, dont tous les composants sont complémentaires, fonctionnant par analogie et par simplification. Dans ce système, la réalité scientifique cernée (l'os = l'espèce) alimente la fiction en lui offrant un support matériel (l'os = le personnage **imaginé**), tout en occultant les informations non utilisables par l'imaginaire (par exemple l'outillage véritable, la chronologie, l'organisation de l'espace...).

L'une ou l'autre préhistoire

D'un préhistorien, j'attendrais qu'il transmette ce que sa discipline a d'essentiel : un mode d'observation, de raisonnement et de déduction qui lui est propre, mais aussi l'évocation de systèmes complexes à partir des objets qui les représentent (espèces dans leur environnement, systèmes géographiquement et chronologiquement localisés, systèmes diachroniques...), et surtout le caractère réfutable de ses hypothèses.

D'un enseignant j'attendrais qu'il diffuse les principes de base d'observation et de déduction propres à l'archéologie préhistorique et qu'il exerce l'élève à distinguer dans un document ce qui relève de cette discipline, de

(1) Une opinion contradictoire, exprimée par Carlo Ranzi, illustrateur scientifique italien, a paru dans le supplément Science du n°98-99 de la Revue «Arrêt sur l'image» (NDLR).

l'interprétation, ou des stéréotypes de l'imaginaire.

Et le responsable de bibliothèque ?

Sa démarche peut et doit être différente. Alors que le préhistorien et le pédagogue doivent être attachés à la matérialité des faits archéologiques et à la rationalité de leur interprétation, le créateur (romancier, auteur de bandes dessinées, cinéaste, publiciste, etc.) extrapolé ou simplifie les mêmes données pour illustrer des fictions. Le bibliothécaire se trouve donc confronté au tout, au regard rationaliste comme à l'imaginaire : est-ce à lui de faire le tri ? Je n'en suis pas sûr. Préhistoire savante et préhistoire de fiction sont également légitimes. La première, d'essence mythique, peut

choisir des illustrations crédibles dans l'arsenal scientifique, ce qui ne la rend pas pour autant scientifique. La seconde, rationaliste (ou supposée telle) a besoin des mêmes stéréotypes pour représenter ce qu'elle imagine des systèmes disparus.

Le choix relève de l'utilisateur. N'est-ce pas à l'enseignant de savoir de quelle préhistoire il a besoin pour illustrer tel ou tel propos pédagogique et le parti qu'on peut tirer de la fiction comme de la science ? Il doit donc disposer d'un éventail étendu d'ouvrages, et faire preuve d'esprit critique pour reconnaître sous des aspects extérieurs souvent très voisins ce qui relève de l'une ou l'autre «préhistoire».



(*) Communication faite en novembre 1988 à la bibliothèque du Muséum d'Histoire naturelle de La Rochelle au cours d'un stage sur la vulgarisation scientifique dans le livre pour enfants, organisé par Josette Péré.

Pierre Gouletquer est chargé de recherches au CNRS (Centre de Recherches Bretonnes et Celtiques, Brest). Il a publié *Le livre des premiers hommes*, Gallimard, Collection Découverte-Cadet, 1984, ainsi que des articles sur :

La place pédagogique et éducative de la préhistoire dans l'enseignement primaire et secondaire dans le Finistère, «Nouvelles de l'Archéologie», printemps 1985, p. 144-150 (en collaboration avec J.-M. Moullec).

La préhistoire et l'enfant ; préhistoire locale : recherche et didactique, «Le Courrier du CNRS», janv.-mars 1985, p. 46-48 (en collaboration avec J.-M. Moullec).

Sans titre, «Actes de la Première rencontre sur «la sensibilisation des enfants à l'existence, l'étude et la sauvegarde du patrimoine culturel archéologique»», Seconde partie, PACT-News n° 16, 1985, p. 62-63.

La perception du passé préhistorique chez l'enfant de dix à douze ans, «Nouvelles de l'Archéologie», n° 25, automne 1986, p. 18-31.

La préhistoire de bandes dessinées ; mythes et limites, «Historiens-Géographes» n° 318, mars-avril 1988, p. 371-383.

La préhistoire mise en scène, L'archéologie et son image, VI^o Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire, Antibes, Octobre 1987. Editions APDCA, Juan-Les-Pins, 1988, pages 165-183.